

J'aime contempler l'auberge de Grand Popo, dès l'aurore. Le large balcon de bois du premier étage est juste effleuré par le soleil naissant. La façade blanche de l'ancienne sous-préfecture coloniale baigne dans une lumière douce, vaporeuse. Un vent léger fait bruisser les cocotiers. En sourdine, le grondement des vagues. L'air est déjà chaud, mais supportable. Les tourterelles maillées, les piaks-piaks et les veuves dominicaines arpentent les pelouses rases en quête de fourmis, de criquets ou de graines. Dans les grands filaos, un élanion blanc soigne sa toilette. Sur les cactus et les agaves, les pies-grièches fiscales sont à l'affût des insectes. Les agames, gros lézards au corps bleu, à la tête orangée, font des "pompes" au pied des palmiers. Sur les hibiscus, les soui-mangas s'activent. Quelques milans noirs survolent la plage.

Grand Popo se réveille doucement. Empruntant la piste de terre rouge, les femmes, aux boubous bariolés, partent au marché. Sur leur tête, des plateaux où s'entassent papayes, mangues, ananas, poissons, tomates, tissus et objets en tout genre. Quelques zemidjans, les fameux "taxis-mobylettes" qui sillonnent le Bénin par dizaines de milliers, mènent les plus fortunés à leur travail. En route pour l'école, des enfants en uniforme bleu ou brun, impeccables. Le ciel est blanc, voilé, la mer lascive. Les pêcheurs apprêtent sur la plage leurs pirogues peintes de couleurs vives. Ils reviendront le soir, leurs embarcations chargées de barracudas, de bars, de capitaines. Les gens de Grand Popo disent volontiers que leur village a été oublié des dieux. Cela semble lui réussir. Ambiance de petit paradis où le temps se serait arrêté.

Guy, propriétaire de l'auberge, ami chaleureux, français d'origine mais africain dans les tripes, a dû régler un énième petit problème dès le matin. Il y a quelques jours, il a vu une noix de coco tomber de plus de vingt mètres de hauteur. Or une trentaine de cocotiers entourent l'auberge ! Imaginant le danger pour les clients, il a proposé aux enfants du village d'aller décrocher les centaines de kilos de noix de coco. Chose faite, il a offert aux mères toute la récolte qui, dès le lendemain, était charriée sur des brouettes, des remorques, des vélos, des zemidjans, dans des bassines...

Mais l'histoire n'en reste pas là. Le surlendemain, Guy reçoit une lettre à en-tête de la mairie de Grand Popo. L'objet de la missive officielle est inscrit en haut à droite, limpide : "De l'usage anarchique et abusif de noix de coco". Rendez-vous est pris. Après une longue attente dans les couloirs, un responsable de la mairie, sérieux comme un pape, notifie à Guy son erreur : "Vous avez enfreint les lois béninoises. Ces noix de coco ne vous appartiennent pas. Au Bénin, les fruits appartiennent à celui qui a planté l'arbre ou à ses descendants !" En toute sincérité, Guy rétorque qu'il est difficile pour lui de retrouver ceux qui ont planté des cocotiers vieux de quarante ou cinquante ans et, en conséquence, leurs héritiers. Il a fallu trouver un arrangement. Guy devra payer un droit annuel de dix mille francs CFA, soit quinze euros. En contrepartie, il aura une autorisation officielle avec "la jouissance totale des noix de cocos".

À Grand Popo coule le fleuve Mono, frontière avec le Togo. Près du village, le Mono fait un coude et longe le littoral, créant une large lagune de sable d'une quinzaine de kilomètres de long. À l'embouchure, il se jette dans la mer aux Bouches-du-Roi.

Six heures du matin. La mangrove encadre le fleuve, longues bandes sombres qui tranchent avec le gris ferreux du ciel et l'aluminium mouvant du Mono. Quelques lumières blafardes annoncent des villages encore endormis. La pirogue longe sans bruit la rive boursoufflée de

jacinthes d'eau. Les oiseaux dorment encore. Dans le secret des branches d'un manguiier, un martin pêcheur, à la poitrine bleue, immobile. Bouffées d'air moite qui transportent avec elles les odeurs fades de l'eau et de la vase. La pirogue se faufile dans un petit bras du Mono, où des palmiers dressent leurs bras tendus au-dessus des palétuviers. Une silhouette, celle d'un héron crabier, se pose sur un petit arbre. C'est un signe : les trois coups avant le lever de rideau. Quelques cris métalliques en staccato retentissent dans le matin naissant, suivis de notes sonores, répétitives, de trilles, de roucoulements, de bruits d'ailes, d'envols.

Entre tropique et équateur, le jour se lève d'un coup, sans prévenir. Le ciel blanchit, laissant deviner les verts crus des palétuviers, les jaunes paille des roseaux, les eaux crème du fleuve. Le soleil en feu apparaît au-dessus de l'eau, inonde la terre. Aussitôt, dans les cocoteraies et les mangroves, les oiseaux entament leur concerto. Coucals du Sénégal, mohos à tête noire, calaos longibandes, astrids à joues oranges, coucous didric, perruches à collier, guépriers à gorge blanche, combassous du sénégal..

Un jacana court sur les jacinthes d'eau dont les profondes corolles mauves se sont ouvertes avec le jour. Sur un sentier, un homme porte sur l'épaule un énorme sac gris rempli de noix de coco. Le long de la mangrove, un pêcheur d'écrevisses, pagne autour de la taille, debout sur son étroite pirogue taillée dans un tronc d'arbre à la machette, relève ses filets. Il dépose ses prises dans un panier tapissé d'herbes fraîches. Une grosse barcasse poussée par une voile blanchâtre traverse péniblement le Mono. À son bord, un invraisemblable chargement de colis, cartons, paniers et sacs. Le soleil monte vite. Mille reflets dorés cisailent la surface du fleuve.